

ANTIRESSE

N° 297 | 8.8.2021

Féerie russe

Endocolonisation

Paranoïa

Krajina

Giono



Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Astachovo, l'arche perdue au milieu des bois

DANS UNE RUSSIE QUI A PERDU LE CONTACT AVEC SES TRADITIONS PAYSANNES, UN COUPLE MODERNE A ENTREPRIS UNE RESTAURATION ARCHITECTURALE QUI TIEND DE L'ÉPOPÉE. LE DÉPAYSEMENT QU'ON Y ÉPROUVE N'EST PAS QU'UN CHANGEMENT D'ESPACE, MAIS AUSSI, ET SURTOUT, UN VOYAGE DANS LE TEMPS.

Lorsque Andrei et Olga Pavlitchenkova ont découvert le *terem*(1) d'Astachovo, voici une quinzaine d'années, ce n'était qu'une ossature croulante dans une forêt plus haute qu'elle. La construction de bois, abandonnée, pourrissait à ciel ouvert et sa tour menaçait de s'effondrer à tout moment.

Andrei avait fait sa pelote dans la finance, à l'étranger. Il aurait pu, comme tout «nouveau Russe» qui

se respecte, se faire construire une datcha prétentieuse dans les environs de Moscou ou moderniser un centre de vacances soviétique. Il a opté pour «mission impossible»: restituer ce château de contes de fées avec toutes ses dentelles dans son état d'origine, avec les mêmes matériaux et les mêmes techniques. Sans même une idée précise quant à son usage ultérieur ou à l'amortissement éventuel des frais. Or cet

état d'origine correspond aux usages, aux savoirs-faire et aux matériaux de la fin du XIXe siècle, d'avant la grande guerre et la Révolution. Un monde encore plus révolu dans la Russie post-soviétique que dans n'importe quel pays occidental.



UN LIEU, UNE MAISON, UN SIÈCLE...

C'est en 1897 que le riche entrepreneur Martyan Sazonov a fait ériger ce pavillon en guise de présent pour sa jeune seconde épouse, la belle Elisabeth. Simple charpentier, Martyan avait réussi à créer une entreprise de construction florissante à St-Pétersbourg. Il s'était associé à un architecte renommé, Ivan Ropet, qui avait transféré dans le projet d'Astachovo l'esquisse d'un pavillon de chasse destiné au tsar lui-même.

Martyan avait choisi pour résidence d'été son village natal, lui-même situé dans un archipel vivace de hameaux et de fermes. Du haut de la tour, de son vivant, on pouvait voir ces friches partir en étoile, le manoir étant comme le moyeu d'une roue. Il n'en subsiste rien aujourd'hui. Pour atteindre les lieux, il faut bifurquer vers l'est à la bourgade somnolente de Tchoukhloma, et parcourir trente kilomètres d'une piste de gravier, croisant des lieux-dits aux noms protoslaves fleurant le paganisme:

la rivière Viga ou le village de Yakcha. De loin en loin, les ruines d'une ferme ou d'une église baroque rappellent que cette brousse fut une civilisation.

Martyan est mort en 1913 sans prétendants à sa succession. Le terem, tel le château de la Belle au Bois dormant, est entré en hibernation jusqu'en 1944, où il fut transformé en bâtiment administratif pour un kolkhoze — et abandonné de nouveau. Dans les années 1980, la direction des musées de l'architecture en bois l'a examiné et rejeté comme insuffisamment digne d'intérêt. Dès lors et jusqu'en 2010, ses murs peints d'ocre et de réséda ont viré à l'anthracite, la robe funèbre de ces millions de maisons anciennes silencieusement évaporées et dont on ne retrouve plus que des ombres dans le sol — quand on les regarde depuis l'espace.

Aujourd'hui, lorsque vous arrivez au bout de la route poussiéreuse, l'apparition de la silhouette bariolée entre une haie de hauts sapins vous surprend comme un mirage.

La restauration des lieux a pris une dizaine d'années, et les hôtes sont admis depuis 2018. Tout est comme neuf — c'est-à-dire très ancien. On a même pris soin de faire passer la conduite électrique sous terre pour ne pas polluer le tableau. Le terem d'Astachovo est célèbre dans toute la Russie, pour la qualité exceptionnelle de sa restauration, mais aussi comme maison d'hôtes qui n'a rien à envier aux «Relais et Châteaux» français. Dans tout son espace, il n'offre que cinq ou six chambres — et quelques bungalows de luxe, cachés en lisière du bois. Le chauffage central et l'internet sont les seules concessions à la modernité. Malgré le prix élevé du séjour, la rentabilité n'y est même pas une option.

...ET UN MANIFESTE

Nous y avons passé trois jours dans une quiétude absolue, nous rappelant, davantage par l'inconscient collectif que par nos propres mémoires, ce qu'était le *repos dans la nature* avant l'ère du bruit universel. Étant donnée la difficulté qu'il y a à trouver des ouvriers compétents pour restaurer ne serait-ce qu'une isba ordinaire, la congrégation d'artisans de haut niveau qu'il aura fallu rassembler pour relever ce lieu tient du miracle. Il n'y a pas de compagnonnage en Russie. La transmission des savoirs coutumiers, mais aussi des goûts et des styles, a été brutalement entravée par l'utilitarisme grossier de la Révolution. Depuis Lénine, les casquettes ont remplacé les chapeaux et l'élégance en soi est

devenue suspecte. «*Tcho?*», vous aboierait l'*homo sovieticus*. «Quoi? Que veux-tu encore? De la brioche quand t'as du pain dans l'assiette?»

L'effondrement de l'URSS n'a pas éliminé, loin de là, l'héritage soviétique. L'absence de goût en est l'une des séquelles les plus tenaces. Le terem d'Astachovo, avec quelques autres chefs-d'œuvre en bois — y compris de style moderne — se dresse, il faut bien le dire, comme un phare solitaire dans un océan de constructions bâclées d'un fonctionnalisme désolant — et (ce qui est le plus tragique) tout à fait acceptable pour ses usagers.

Pourquoi s'attacher tant à ce qui n'est, au fond, qu'un parc de détente pour bobos «écolo-conscients»? Parce qu'il m'a semblé qu'Astachovo n'était pas qu'un lieu magnifique, mais aussi un musée et un manifeste. Comme une passerelle entre le monde d'avant et le monde à venir, jetée par-dessus des décennies de laideur et de non-sens.

RENOUER LES FILS DE LA TRADITION

Andrei et Olga vivent en Grande-Bretagne. Comme ils étaient de passage au terem cet été, je leur ai posé la question: quel était le sens d'un tel effort? Qu'est-ce qui les a poussés, à moins de quarante ans, à s'engager dans une aventure si contraignante?

Sans surprise, Andrei a commencé par me parler de sa grand-mère, à Irkoutsk, en Sibérie. Dès l'enfance, il avait effleuré du bout des doigts le fil d'une tradition qui devenait de plus



en plus mince, à se rompre. Et il a compris qu'un projet comme celui-ci pouvait être l'arche de Noé d'un art de vivre perdu et des savoirs qui allaient avec.

Leur coup de chance fut de trouver Sacha Popov, architecte-restaureur de renom, et de rassembler autour de lui tout ce que la Russie comptait, sans doute, de maîtres traditionnels. Le moindre détail fut respecté, même les trompe-l'œil naïfs imitant le marbre sur des murs de bois plâtré. Les papiers peints, entièrement décolorés, furent analysés pour déterminer leurs pigments et réimprimés en Angleterre, seul pays où la technique s'était conservée.

Les restaurations minutieuses ne sont pas rares à l'Ouest. Dans le contexte du nord russe, celle-ci prend une dimension d'exploit. Elle

s'inscrit dans un territoire balayé par une destruction qui n'est pas due qu'à la guerre — et s'opère dans des conditions et sur des distances proprement décourageantes. Andrei et Olga s'attardent sur les désastres de la collectivisation, au XXe siècle, qui a laissé dans ces campagnes une *tabula rasa* comparable à une peste ou un conflit nucléaire. Aurait-on imaginé qu'une terre aussi vaste et aussi fertile devrait importer des aliments de base parce qu'il n'y aurait plus personne pour savoir ou vouloir la cultiver? C'est pourtant ce qui est arrivé, au terme d'une expérience en ingénierie sociale qui a viré parfois au génocide.

En ces temps d'utopie, l'agriculture n'était considérée que comme une branche délocalisée de l'industrie. Les méthodes étaient



industrielles, les constructions, industrielles, pour une humanité forcément industrielle. Du reste les paysans, comme ailleurs, montaient se prolétarianiser à la ville. La Grande guerre patriotique, là-dessus, a écrémé les hommes en âge de tenir un fusil, et donc un outil. Ne restaient dans les villages que les alcooliques, les éclopés et les vieux. La gouverne du ménage, après 1945, était échue aux femmes et les travaux lourds, aux adolescents. Dès quatorze ans, les garçons allaient travailler le bois, pour 50 grammes de pain par jour. Qu'on complétait par de la soupe d'orties.

Olga nous raconte une histoire de la région qui aurait tout aussi bien pu se passer ailleurs en URSS. La jeune kolkhoziennne Niourka avait été condamnée à trois ans de goulag pour avoir escamoté trois (!) épis de

froment. A son retour des camps, on l'a assailli de questions: comment était-ce, là-bas? «Comme au kolkhoze, sauf qu'on y était nourri.»

Si l'agriculture d'Etat était une faillite, le privé ne pouvait y suppléer pour autant. La *dékoulakisation* était passée par là. Qui tenait bien ses affaires, qui avait deux vaches, était réputé «exploiteur», dépossédé, voire envoyé au camp. Un paysan dévoué de la région avait fait don d'une école. A cause de ce signe extérieur de richesse, on lui a tout confisqué et l'a condamné à vivre dans sa propre baraque de bain.

Nous étions partis sur la restauration des vieilles poutres, et nous étions tombés au cœur des absurdités du XXe siècle...

LA LONGUE ATTENTE

Depuis le belvédère de la tour, à trente mètres de haut, le regard s'étend sur une mer de hauts feuillus et de conifères, à perte de vue. Les clairières où poussent encore des pommiers, des cerisiers ou des bouleaux marquent l'emplacement des hameaux disparus. J'ai marché, tout un après-midi, sur les sentiers qui jadis reliaient ces grappes d'humanité. On n'y entend plus que le chuintement du vent parmi les herbes hautes. Au cœur d'un bosquet, soudain, jaillit la ruine d'une église baroque, immense, sanglée par la végétation comme un temple khmer. On a conservé au terem la photo d'une assemblée de village devant ce porche. Des visages graves ou souriants, tannés de soleil, avec des cheveux de chaume et des yeux d'un gris transparent, autour d'un prêtre qui semble porter comme Atlas le monde sur ses épaules. Cette place herbeuse n'est plus aujourd'hui qu'une forêt, impénétrable. Sur l'étang, tout à côté, règne une paix de matin du monde.

Au retour de randonnée, le soir, les fenêtres du terem s'éclairent d'une lumière chaude et retenue, puis s'éteignent alors que la nuit nordique n'en finit pas de tomber. A des kilomètres à la ronde, c'est aujourd'hui le seul îlot de vie. Demain matin, quelques familles se rassembleront au petit déjeuner, avec des enfants calmes aux cheveux

d'un blond platine, pareils aux petits paysans des daguerréotypes. Ce n'est pas une auberge, c'est une arche...

Je m'assieds sur une souche servant de banc et je songe à la Provence disparue de Giono, à l'Auvergne éteinte de Richard Millet, aux paysans noirs comme leurs chalets de Ramuz. L'humanité vraie survit quand même quelque part, cachée dans la mémoire des livres, dans l'empreinte des sentiers, dans ces bois nordiques qui reprennent le terrain perdu, dans les mêmes retraites peut-être que le petit peuple des elfes et des lutins. Et tout ce monde attend la glorieuse résurrection de la Nature, bulldozée par deux siècles de mégalomanie industrielle. Comme si nous avions voulu préparer le terrain à une espèce extraterrestre, mécanique, incompatible avec l'air trop pur et la terre trop vivante qui nous avaient été donnés.

NOTE

1. Le *terem*, dans la Russie ancienne d'avant Pierre le Grand, rimait de loin avec *hareem*. C'étaient les appartements réservés aux femmes de la noblesse et de la haute société, leur univers privé qui les séparait et les protégeait des concupiscences et du vulgaire. Merveilles de l'étymologie, ce même mot grec τέρεμνον, τέραμνον (habitat) a aussi débouché, dans une autre branche, sur la *tiourma*, la prison. Dans des temps plus récents, après que les femmes eurent été délivrées de cette pesante protection, le terme a fini par désigner un pavillon ou manoir nobiliaire au sens général.



ENFUMAGES par Eric Werner

Endocolonisation, décolonisation, immigration

LES ANCIENS EMPIRES EUROPÉENS ONT TOUS AUJOURD'HUI DISPARU, RIEN N'EN SUBSISTE PLUS OU PRESQUE. POUR AUTANT ON NE SAURAIT DIRE QUE LE COLONIALISME LUI-MÊME AIT DISPARU. IL SURVIT SOUS DIFFÉRENTES FORMES.

Nous en avons mentionné une première il y a huit jours: l'*endocolonisation*. L'expression est souvent utilisée aujourd'hui pour désigner les «quartiers populaires», autrement dit ces portions du territoire européen aujourd'hui occupées par des immigrés, qui très souvent y font régner leurs propres lois (avec la bénédiction des autorités). C'est un autre problème encore. Par endocolonisation, nous entendons ici plutôt le retournement de la colonisation sur elle-même, au sens où ce sont les

Européens eux-mêmes qui se voient aujourd'hui soumis à une domination de type colonial. L'Europe ayant aujourd'hui perdu ses anciennes colonies, c'est l'Europe elle-même qui tend désormais à se transformer en colonie. La colonisation ne se déploie donc plus vers l'extérieur mais vers l'intérieur. Ce n'est pas pour rien que la France a réactivé récemment son ancienne doctrine de contre-insurrection, doctrine remontant à l'époque de la guerre d'Algérie.

LES NOUVEAUX «CIVILISATEURS»

Comment également ne pas parler de la Commission européenne? On l'a souvent relevé, cette autorité donne aujourd'hui des ordres comme l'aurait fait autrefois une autorité coloniale. C'est une caste hors-sol: non plus exogène, il est vrai, mais endogène. Ses membres se considèrent en outre comme investis d'une mission civilisatrice: les «valeurs européennes». Les «valeurs européennes», on le sait, comprennent aujourd'hui le mariage pour tous et l'homoparentalité. Le bon Européen, en 2021, est celui affichant son soutien à ces valeurs. Ne pas les soutenir, c'est être un mauvais Européen. Cela a été rappelé récemment avec force par Mme von der Leyen, lorsqu'elle a été amenée à critiquer une loi hongroise sur le sujet. Les Hongrois, en la circonstance, avaient franchi une ligne rouge. Ce sont de mauvais Européens.

Telle est la première forme sous laquelle le colonialisme se survit à lui-même. La seconde est liée à l'immigration. On parle ici d'immigration, mais ce terme, en fait, est impropre, il relève de l'euphémisme. Au-delà d'un certain seuil quantitatif, l'immigration devient invasion. Le parallèle ici s'impose avec les invasions barbares de la première moitié du Ve siècle de notre ère, invasions qui mirent un terme à la civilisation antique. En moins d'un demi-siècle, l'empire romain d'Occident disparut pour ainsi dire de la carte. Faut-il aller pour autant jusqu'à parler de colonisation? Les barbares

du Ve siècle n'étaient en aucune manière des colonisateurs: tout au plus, dirions-nous, des guerriers. Ils aimaient bien en tout cas faire la guerre, c'est ce que nous disent les historiens. Des pillards aussi. Toutes choses égales d'ailleurs, on pourrait en dire autant de ceux d'aujourd'hui.

L'eau suit sa pente naturelle, celle du moindre effort. Quand les frontières ne sont plus défendues, forcément aussi on se sent encouragé à les franchir. A un moment donné, les Romains cessèrent de défendre la frontière du Rhin. Ils en avaient tout à fait encore les moyens, mais non, semble-t-il, la volonté. Ils étaient très pris aussi par leurs querelles intestines. Les Barbares en profitèrent donc et franchirent la frontière. Il en va de même aujourd'hui en Méditerranée.

Bref, dans un premier temps au moins, je ne parlerais pas de colonisation. La colonisation suppose un État colonisateur, il n'y a pas ici d'État colonisateur; une mission civilisatrice, il n'y a pas ici de mission civilisatrice. En revanche, il faut être attentif au temps long. Les gens qui débarquent aujourd'hui en Europe connaissent souvent mieux leur propre histoire que nous-mêmes la nôtre. On ne dira pas qu'ils ont une revanche à prendre. Certains, oui, peut-être, mais non la majorité. Simplement ils se disent: Les Européens ont autrefois débarqué chez nous: au nom de quoi, dès lors, nous interdirions-nous, à nous-mêmes, de débarquer chez eux? La colonisation se fait ici d'elle-même, on

n'a pas besoin d'État colonisateur. On pourrait aussi dire que les rôles s'inversent. Les études décoloniales trouvent ici leur limite.

INVERSION DES LIEUX, INVERSION DES RÔLES

La perception qu'on a d'un phénomène n'est évidemment pas la même quand on en profite ou qu'on en est au contraire la victime. Les Européens sont aujourd'hui volontiers accusés de «racisme», ce qui là encore nous renvoie à la période coloniale. Comme le relève Hannah Arendt, les deux choses (racisme et colonisation) ont en effet partie liée. Sauf, encore une fois, que les rôles ont aujourd'hui tendance à s'inverser. L'ancien colonisateur est devenu le colonisé, et vice-versa. Il n'existe que peu ou pas d'études sur les effets destructeurs de l'immigration sur les pays d'accueil, qu'est-ce que cela signifie, par exemple, de se retrouver minoritaire dans son propre quartier, sa propre école de quartier, etc., les répercussions aussi sur la santé mentale, etc. Ce ne sont pas des thèmes très porteurs. On ne fait donc ici que livrer une impression personnelle. Il y a probablement une certaine peur chez les gens, c'est elle le sentiment dominant: peur, assurément, de l'Autre, souvent ressenti comme une menace (à tort parfois,

parfois aussi à juste titre). Mais les gens ont surtout peur des autorités. Les gens subissent ce qui leur arrive et pour la plupart s'y résignent. Ils savent également très bien qu'ils ont intérêt à la boucler.

En un sens, l'immigration reproduit en plus petit l'ancienne structure impériale, celle issue de la conquête européenne. Les «indigènes» étaient autrefois disséminés à l'extérieur («l'empire»), on les retrouve maintenant à l'intérieur. Au début de la deuxième partie des *Origines du totalitarisme*, celle consacrée à l'impérialisme, Hannah Arendt consacre quelques pages intéressantes aux apories de la colonisation. Pourquoi l'entreprise coloniale s'est-elle, en fin de compte, soldée par un échec? Résumons sa réponse en disant que tout le monde n'est pas nécessairement fait pour coexister avec tout le monde. Il y a certaines limites en ce domaine. On ne peut pas non plus assimiler les gens contre leur gré. Cela n'a pas marché à l'époque coloniale, cela ne marchera pas non plus aujourd'hui. A la limite même cela devient contre-productif. C'est ce qu'on constate aujourd'hui en France avec la laïcité. Plus les autorités mettent la pression dans ce domaine, plus on voit l'islamisme se renforcer, gagner en influence. Les

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, 1950 Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

gens résistent. C'est relativement simple à comprendre.

Hannah Arendt complète, il est vrai, sa réflexion par une remarque qui, elle aussi, éclaire l'actualité. On peut très bien, dit-elle, passer outre à ces empêchements, faire comme s'ils n'existaient pas. Mais il y a alors une contrepartie: le basculement dans la tyrannie, basculement s'accompagnant de la destruction du corps de l'État-nation. C'est sans doute ce qui est en train aujourd'hui de se produire. La violence, dès lors, devient omniprésente («industrielle», diront certains).

Chacun comprend l'intérêt qu'ont aujourd'hui les dirigeants au développement de l'immigration. Elle s'inscrit pleinement dans le cadre du projet de retournement de la colonisation sur elle-même, tel qu'il a été décrit plus haut. C'en est même une des pièces maîtresses. On peut l'envisager sous différents angles. D'une part, il est toujours bon d'opposer une population à une autre. Les dirigeants occidentaux n'ont rien inventé. Autre avantage encore: l'immigration les aide à détruire la

culture d'origine des populations européennes, culture qu'ils considéraient (non sans raison) comme un obstacle à leur pouvoir. En ce sens, il ne faut pas dire que le niveau de l'instruction publique en Europe est en baisse en raison de la proportion croissante d'élèves issus de l'immigration dans les écoles européennes, mais bien l'inverse: si l'on a favorisé comme on l'a fait l'immigration extra-européenne, c'est justement pour aboutir à ce résultat. On est ici à qui perd gagne.

- Photo Hasan Almasi sur Unsplash.com.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, Quarto Gallimard, 2002 (en particulier la deuxième partie).
- Peter Brown, *A travers un trou d'aiguille: La richesse, la chute de Rome & la formation du christianisme*, Les Belles Lettres, 2016 (en particulier le chapitre 24).
- Mathieu Rigouste, *La domination policière: Une violence industrielle*, La fabrique, 2016.





Passager clandestin

L'apogée paranoïaque (Chroniques du totalitarisme, 4)

LE TOTALITARISME RÉDUIT LE CORPS HUMAIN À SA PLUS ÉLÉMENTAIRE EXPRESSION, QUI SERT DE MARQUEUR À LA SÉGRÉGATION. C'EST BIEN AU REGARD DES TRAITS DE LA COULEUR DE PEAU, OU ENCORE DE LA VAILLANCE OU NON DES CORPS, QU'A LIEU LA SÉLECTION ENTRE CEUX QUI ONT DES DROITS ET CEUX QUI SONT RELÉGUÉS À LA FRONTIÈRE DES PERMISSIONS OCTROYÉES, C'EST-À-DIRE HORS DE LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE.

LE CORPS DANS LE SYSTÈME TOTALITAIRE: L'APOGÉE PARANOÏAQUE

«En réalité il n'avait rien fait. Il s'était contenté d'obéir aux ordres; depuis quand est-ce un crime d'obéir aux ordres? Depuis quand est-ce une vertu de se rebeller? Depuis quand serait-ce de la décence de préférer la mort?» (Hannah Arendt, «Culpabilité organisée et responsabilité universelle», in *Humanité et terreur*.)

Dans l'hypocondrie délirante de la paranoïa, la maladie est partout, vécue comme dangereuse, mortelle, ennemie du vivant. Le malade est

opposé au sain, comme l'impur au pur: ordre est donné d'éliminer (et avant cela, d'«évincer» pour reprendre le mot de Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation Nationale en France, concernant les enfants non vaccinés) la partie du corps social désignée comme impure.

L'impureté est à traquer par la terreur et des méthodes radicales: la fin justifie les moyens. C'est la raison pour laquelle la «terreur est constitutive du corps politique totalitaire,

tout comme l'est la légalité pour le corps politique républicain.» (H. Arendt). On pourrait tout autant dire qu'*en régime totalitaire, l'illégalité est force de loi.*

COMBIEN DE CRIS D'ORFRAIE N'AVONS-NOUS PAS ENTENDUS CES DERNIÈRES ANNÉES AU NOM DE LA «LUTTE CONTRE LES DISCRIMINATIONS» ? MAIS LORSQUE C'EST «POUR UNE BONNE CAUSE», «POUR LA SANTÉ POUR TOUS» (SAUF POUR QUELQUES-UNS...), CELA CHANGE TOUT!

J'ai eu vent d'un événement qui s'est passé au sein d'une fédération sportive française un peu plus d'une semaine après le discours d'Emmanuel Macron du 12 juillet 2021. En plein milieu d'une compétition, les testeurs sont venus pour discriminer les positifs au COVID, les négatifs et les vaccinés. Ces deux dernières catégories avaient des privilèges: elles pourraient finir la compétition. Il est entendu qu'un test PCR avait été demandé aux participants avant l'arrivée sur les lieux. Quarante-huit heures après, un nouveau test invalide donc des candidats présents, parce qu'ils sont désormais estimés positifs, comme au dopage! Ils se sont déplacés, ils se sont entraînés toute l'année, ils ne pourront pas concourir. Et ils ne sont pas malades. Des bracelets de différentes couleurs sont donc distribués: les favorisés, les rescapés et les condamnés. Aucun mouvement de masse boycottant la compétition. Tout le monde s'exécute, après quelques vives protestations orales.

La persécution des corps, enta-

mée par le prélude pervers, trouve son apogée dans la décompensation paranoïaque: la ségrégation et la maltraitance sont permises, pourvu qu'elles obéissent à l'idéal tyrannique. Si rien n'arrête le délire paranoïaque, il ambitionnera d'éliminer les corps estimés «positifs», comme dans la compétition. *Pas d'impureté, quelle qu'elle soit!*

Plus le corps sera estimé invalide, plus il fera partie des corps à faire disparaître. Car derrière le corps pur, il y a le mythe du corps fort, viril, puissant. Si la perversion considère l'autre comme un instrument, pour sa propre jouissance (transgressions, camps de travail etc.), la paranoïa est encore d'une autre nature, car elle n'a pas accès à l'altérité, et c'est aussi en cela que la dimension psychotique se révèle. *Le paranoïaque se permet donc d'agir sur le corps de l'autre comme si c'était le sien propre, y transposant ses angoisses, son vécu de persécution, sa haine et sa vision morcelée voire ses pulsions de démembrement et de cannibalisme.*

TOUT CE QUI BOUGE, TOUT CE QUI EST VIVANT, TOUT CE QUI RÉSISTE, EST VÉCU COMME TRAITRE ET DOIT ÊTRE ÉLIMINÉ.

Le corps de l'autre est coupable, en tant que porteur potentiel de virus, c'est-à-dire de vie. L'ambition paranoïaque est donc de neutraliser et contrôler ce corps, mais cela ne suffira pas. *Il faudra, dans un paradoxe implacable, supprimer la vie pour conserver la vie.*

Rappelons que la négation des droits de l'individu pour le réduire

à une cellule du corps social entendu comme corps organique est l'apanage des régimes totalitaires. L'être humain est rétréci à l'état de cellule biologique malade, de corps contaminé et/ou contaminant.

D'ailleurs, ceux qui, d'aventure, chercheraient à s'émanciper de ce grand corps organique sont présumés coupables (de l'expansion de l'épidémie): la mère-ogre ne saurait laisser ses bébés sortir du ventre sans angoisser elle-même sa propre mort. C'est de ce nœud archaïque dont il est question: laisser l'autre sortir du ventre tue.

LE VIVANT EST L'ENNEMI.

Le délire paranoïaque fait abstraction de la complexité du corps humain et de son fonctionnement auto-organisé et systémique. Le corps est envisagé comme un objet inerte sur lequel circule un virus, vu comme l'unique facteur d'une maladie, ce qui est une aberration à la fois épistémologique et méthodologique. L'idée d'une immunité autre qu'artificielle est évacuée: le corps est un réceptacle, porteur d'un corps étranger et invisible. Ce «corps étranger» ne se voit pas à l'œil nu, serait dans l'air, resterait sur les surfaces durant plusieurs jours. Et même, certains nouveaux «variants» ne seraient pas détectables par les tests!

Le corps malade et fragile est dangereux, le corps vieillissant aussi (le système totalitaire finit toujours par promouvoir l'euthanasie des vieux et des «inutiles»), le corps de la femme enceinte est vécu comme

menaçant (il faut prévoir l'avortement et l'infanticide jusqu'à la naissance, cf. loi bioéthique en France); la mort est envisagée avec un tel effroi qu'il faut en supprimer la trace (gazage, incinération). Les corps sont emballés dans des sacs et des boîtes hermétiques.

CHACUN EST COUPABLE DE LA MALADIE DE L'AUTRE; PLUS PERSONNE N'EST RESPONSABLE DE SON PROPRE ÉTAT DE SANTÉ.

Celui qui récusé le traitement politico-médiatique de la chose devient donc un ennemi de la patrie, un traître, un collabo au virus, un assassin. L'ennemi est invisible, et il est partout. Les corps de la population sont perçus comme potentiellement malades, infectieux, dangereux, et cette ghettoïsation s'appliquera au départ à une partie de la population, avant de cibler tout le monde, il faut le rappeler. La persécution ne s'embarrasse pas des détails.

Le totalitarisme réduit le corps humain à sa plus élémentaire expression, qui sert de marqueur à la ségrégation. C'est bien au regard des traits de la couleur de peau, ou encore de la vaillance ou non des corps, qu'a lieu la sélection entre ceux qui ont des droits, et ceux qui sont relégués à la frontière des permissions octroyées, c'est-à-dire hors de la vie sociale et politique (catégorie de sous-citoyens, à la lisière des bêtes sauvages, en dehors du monde civilisé).

Est-ce vraiment un hasard d'avoir rencontré, au gré de mes recherches, l'existence du passeport

restreignant la circulation autant dans le nazisme (pour des raisons expressément sanitaires) que dans l'URSS de l'époque stalinienne (le sanitaire y était alors imbriqué avec des motifs politiques de contrôle des individus)? Les passeports de l'URSS stalinienne avaient en effet une mission «prophylactique», sur fond de nettoyage répressif, délimitant des zones autorisées ou non à la circulation.

L'éviction dès le départ de la notion complexe de «système immunitaire» oriente la pensée vers un corps dénué de capacités à réagir s'il n'est pas vacciné. Or c'est pourtant sur la sollicitation du même système immunitaire que fonctionne le vaccin. Mais le délire paranoïaque n'est plus à un paradoxe près.

**LE PHÉNOMÈNE TOTALITAIRE FINIT
TOUJOURS PAR METTRE EN SCÈNE
UN CORPS DÉARTICULÉ SANS ÂME,
MUTILÉ, OBJET DE TORTURE.**

La torture est un moment de l'expérience totalitaire qui doit se comprendre dans son projet: il ne s'agit pas de faire parler, mais de faire taire, de réduire au silence, d'annihiler la parole humaine. Que ceux qui ont le cœur bien accroché regardent de plus près la promotion des mutilations transgenres sur les enfants qui proviennent de John Money, apologue de la pédophilie, dont les «recherches» ont été financées par Rockefeller avec un lien direct entre ce dernier, l'équipe Kinsey (dont John Money faisait partie) et le nazisme.

Le chantage à la vaccination est le suivant: si vous n'êtes pas vaccinés, vous n'aurez plus le droit à un traitement digne d'un être humain, vous n'aurez même plus le droit à des soins, vous n'aurez plus le droit de travailler, vous pourrez (éventuellement) mourir en marge de la société, en tant que parias, ou pire, vous serez traités comme des criminels dangereux et des ennemis publics qui pourront également être emprisonnés sans date de sortie dans des camps concentrationnaires. «Les camps de concentration et d'extermination des régimes totalitaires servent de laboratoires où la conviction fondamentale du totalitarisme que tout est possible se vérifie.» Peu importe comment ces camps se nommeront: «camps de quarantaine», «camps de soin» etc. *C'est la logique paranoïaque qui, si elle n'est pas freinée ou entravée par une forte opposition, se déroulera comme le commande le délire.* Dans le camp, le corps est soumis aux agressions, à la faim, au froid, aux maladies, aux maltraitements sexuelles, à la déshumanisation, aux expérimentations en tout genre. Pour Hannah Arendt, dans *Le système totalitaire*, «le prisonnier d'un camp n'a pas de prix puisqu'on peut le remplacer» (p. 181).

La valeur marchande sur le corps humain relève de la perversion: instrumentaliser à outrance ce qui ne saurait l'être. Rappelons-nous que la perversion n'est que l'instrument du déploiement du totalitarisme.

Le but n'est plus l'aliénation mais l'annihilation du sujet humain.

Le totalitarisme est par essence génocidaire: il n'a plus besoin de l'humain, ou plutôt, il prétend le créer de nouveau, à partir de zéro: cet «homme nouveau», à qui il faut supprimer la liberté, pour faire régner l'idéal tyrannique et malsain de pureté. L'homme du futur sera un mélange d'ordinateur et de transgenre. L'apologie du corps puissant, de la volonté de puissance, du surhomme transhumanisé suppose l'élimination des supposés inutiles, des corps malades, des corps souffreteux.

DANS LE PHÉNOMÈNE TOTALITAIRE, LA SOUFFRANCE DES CORPS VIENT FAIRE TÉMOIGNAGE DE NOTRE HUMANITÉ.

Beaucoup d'êtres humains somatisent la violence vécue dans la souffrance des corps. Il n'y a pas suffisamment de mots pour exprimer cette violence, aussi elle s'inscrit dans le corps, et parfois jusqu'au passage à l'acte, qu'il soit hétéroagressif (sur autrui) ou autoagressif.

L'augmentation énorme des taux de suicides dans les totalitarismes est un marqueur évident, de même que celle des décompensations psychotiques. La paranoïa rend schizophrène, c'est bien ce que Racamier avait découvert. Les phases de décompensation du pouvoir sont dangereuses, car elles exhortent au passage à l'acte. Si ce n'est pas sur soi, ce sera sur autrui, et lorsque la Loi est transgressée en permanence par le régime totalitaire, plus rien ne fait barrage. Aux déclarations violentes propageant l'idée que serait par

exemple possible une vaccination de force, «avec les dents et les menottes», «entre deux policiers», ou encore, aux illusions mensongères d'un hypothétique retour à la vie normale d'avant, aux innombrables injonctions paradoxales et à la rupture du contrat social, réduisant la définition du civisme au statut d'être un vacciné zélé, répondent désormais des mises en scène comme celle des guillotines dans les Landes.

CE TABLEAU INDIQUE QUE LES PASSAGES À L'ACTE MEURTRIERS DANS LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE SONT EN GESTATION, SUR LE MODE D'UNE GUERRE CIVILE, DONT IL EST BIEN ÉVIDENT QU'ELLE CORRESPONDRAIT AUX VŒUX DU POUVOIR HARCELEUR: DIVIDE ET IMPERA, OU ENCORE, ORDO «TOTALITARIUS» AB CHAO.

C'est la raison pour laquelle la pression sur le peuple ne saurait se relâcher: pénuries et attentats sont sans doute aussi à prévoir au menu de la rentrée française. Et persécution des enfants: le délire paranoïaque cible essentiellement les innocents, car ils ont les mains pures (contrairement aux passionnés du pouvoir), raison pour laquelle les enfants sont toujours sa cible de choix.

- Ariane Bilheran, normalienne (Ulm), philosophe, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie, est spécialisée dans l'étude de la manipulation, de la paranoïa, de la perversion, du harcèlement et du totalitarisme.
- Chroniques précédentes: 1; 2; 3.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Krajina, l'effacement effacé

DU 4 AU 8 AOÛT 1995, L'ARMÉE CROATE ENCADRÉE PAR DES MILITAIRES AMÉRICAINS A NETTOYÉ LA RÉGION REBELLE DE LA KRAJINA, PEUPLÉE JUSQU'ALORS D'UNE FORTE MAJORITÉ SERBE. ET L'OPINION INTERNATIONALE N'EN A PRATIQUEMENT RIEN SU.

En quatre jours, un quart de million d'êtres humains ont perdu tout ce qu'ils avaient. Toutes les routes de Bosnie voisine et de Serbie furent engorgées de tracteurs et de remorques emportant les réfugiés et leurs maigres affaires. Les colonnes de civils en fuite étaient mitraillées. Il y eut des milliers de morts et de disparus. Et personne pour les pleurer hors de leurs proches.

Sur le plan des faits bruts, ce fut la plus vaste opération de nettoyage ethnique en Europe depuis la IIe guerre mondiale. L'opinion occidentale n'en a jamais pris conscience,

tant elle était matraquée par une narration contradictoire: la fable des Serbes racistes et nazis, grossièrement mensongère et concoctée par des agences de relations publiques anglosaxonnes. Dans un tel conditionnement des consciences, il n'y avait pas de place pour cette information dissonante: *ceux qu'on vous présente sans cesse comme des criminels sont aussi des victimes.*

Le président croate Tudjman qui a voulu la *disparition* des Serbes de ces terres est mort tranquille, avec les honneurs. Deux généraux croates ont été jugés par le TPI puis

relâchés — et c'est tout. Le 4 août est un jour de liesse nationale. Les rues et les places de Croatie continuent de porter le nom d'hommes dont le seul mérite est d'avoir haï le peuple voisin. Les herbes folles continuent de pousser sur une province jadis débordante de vie, qui fut le verrou de l'Europe face à l'avancée ottomane et qui a vu naître — entre autres — l'un des plus grands génies de l'humanité, Nikola Tesla.

Le cynisme et l'outrecuidance des vainqueurs étaient tels qu'ils ont essayé (ridiculement et sans succès) de s'approprier même ce phare légendaire de la science, alors même que Tesla était fils d'un prêtre orthodoxe serbe et que ses deux familles, paternelle et maternelle, furent décimées durant le génocide commis par l'Etat indépendant de Croatie entre 1941 et 1945.

Alors, déjà, le nazisme croate, avant-garde de ces nazismes est-européens qui continuent de prospérer, avait bénéficié de tous les sauf-conduits. Ses leaders furent exfiltrés vers le continent américain via le Vatican, l'Espagne ou la Suisse. Leur *savoir-faire* était trop précieux, on saurait le réutiliser. Bonjour la Croatie, 1991, et le retour des oustachis à ciel ouvert. Bonjour l'Ukraine, 2014, les parades et les croix gammées, sous le nez des fonctionnaires européens... Tout se répète, au mot près: Ukraine et Krajina, le même toponyme, signifiant les *Confins*.

De fait, nous étions aux Confins, mais nous n'avons pas encore compris de quoi.

J'ai consacré à l'*effacement effacé* de la Krajina mon premier roman, *Le Miel*, en 2014. Je l'ai délibérément ancré dans les destinées concrètes des gens ordinaires, ceux qui ne font que subir, et laissé la «grande histoire» servir d'arrière-plan à des drames humains plus durables et plus douloureux, même, pour ceux qui les endurent, que la guerre. C'est sans doute ce choix du point de vue qui l'a rendu acceptable pour l'édition et le public français: parution dans la collection blanche de Gallimard (aux soins de l'excellent Bertrand Lacarelle), prix littéraires, édition en Folio... *Le Miel* a même eu le privilège de faire partie des lectures de classe dans des lycées.

Mais j'aurais pu placer cette même histoire — histoire vraie, à la base — dans une perspective différente. Démontrer à quel point la perception du monde et de la réalité, mais aussi des valeurs morales, en Occident, est dictée par l'appareil médiatique. Illustrer ce dont j'avais, à l'époque déjà, été le témoin éberlué: l'ignorance, la suffisance, la bêtise «à bouffer du foin» et la crapulerie de la majorité des journalistes occidentaux — et des diplomates, «chercheurs» et politicards alignés dans leur sillage. Mais aussi, et c'est le plus dur, restituer le désespoir qu'on éprouve face à une population *massivement* acquise, surtout dans ses sphères «éduquées», à des fariboles qui ne convaincraient même plus les petits enfants.

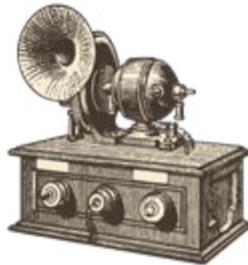
J'aurais pu — et j'en ai eu la tentation — faire de cet épisode une allé-

gorie de ce mal profond, sinistre, qui imprègne la civilisation née sur les décombres de l'Empire romain d'Occident, avec sa haute idée d'elle-même et son mépris subséquent de tout ce qui est en dehors (les «barbares»), qu'il est à tout moment permis d'asservir, de convertir ou d'exterminer pourvu qu'on le fasse sous le bon alibi. Cette aberration démente qui a prétendu moraliser la politique et qui n'a réussi à qu'à embrigader la morale. Mais l'historien psychanalyste Pierre Legendre — dans *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*, notamment — a étudié cet angle mort (et deux fois mort) du regard occidental bien mieux que je ne le saurais faire. Et puis, que pourrait-on encore ajouter à la *Légende du Grand Inquisiteur* de Dostoïevski? Depuis combien de temps les clairvoyants — Dostoïevski, mais aussi Blaise Pascal, Dickens et tant d'autres — vous ont-ils mis en garde contre ces archiprêtres bardés de fausse bonhomie qui vous gouvernent par les «valeurs» et les dogmes sans en

croire eux-mêmes un traître mot? Comment pouvez-vous encore leur accorder foi, même quand ils vous montrent un thermomètre?

Evidemment, brossé sous cet angle-là, mon roman sur la tragédie de la Krajina eût été beaucoup moins bien accueilli en France — hors un public *averti*. On n'élève pas la voix dans la chambre des malades, on murmure, on les distrait avec les malheurs d'autrui, on leur tient la main. J'ai parfois regretté de n'avoir pas été plus cruel. Mais depuis l'entrée dans la covidémence, qui frappe avant tout le monde occidental, ce regret m'a quitté. L'Ogre s'est mis à dévorer ses propres enfants. Les sujets du roi des Belges découvrent ce que c'est d'être traités comme des Congolais. Enfin, pas encore tout à fait.

La connaissance ne passe que par l'expérience, et la découverte de la monstruosité de Papa par les filles de l'Ogre sera un dégrisement douloureux, historique et nécessaire. Si elles y survivent.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 297 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?

LISEZ-MOI ÇA! par Anne Demonet

«Un de Baumugnes» de Jean Giono

PAS DE FOLKLORE CHEZ GIONO, MAIS DES PAGES ENTIÈRES DE MYTHOLOGIE ANCESTRALE À HAUTEUR D'HOMME, CAR IL NE DÉCRIT QUE CE QUE L'ON PEUT VOIR, TOUCHER, SENTIR.

CE QU'IL APPORTE

Albin, «un de Baumugnes», raconte son malheur à Amédée, le vieux rouleur: «Je l'avais vu aller se coucher de son pas lourd d'homme qui porte un sac. Et voilà qu'il me prenait l'envie de le soulager». Il va l'aider à retrouver son amoureuse de toute éternité, celle qui lui était destinée à la première seconde où il la vit. La nature, qui fait bien les choses et qu'il ne faut pas contrarier, s'accommode aussi de l'intervention humaine lorsqu'elle contribue à les remettre dans l'ordre bon. Tout se passe dans cette Provence où la mythologie est en action. Ceux «de Baumugnes» sont les prêtres et les gardiens de ce temple, et leurs chants ancestraux rappellent les égarés au bercail originel. C'est ainsi qu'Angèle, séduite par un crevé qui la mit sur le trottoir à Marseille, rentre chez ses parents avec un petit de père inconnu, rendant honteuse la maison familiale. Elle sera découverte et délivrée de la «cachette» où l'ont enfermée les siens. Elle rejoindra la tribu des Baumugnes avec son homme, elle, femme et mère. C'est le vieux qui raconte, avec ses mots de paysan sans instruction, mais qui a des accès directs à la poésie et à la tragédie, et qu'il nous transmet. «Quand il fut nuit, je fis mon lit à côté d'un pré qui chantait de toutes ses herbes, et, la figure contre les étoiles, je me mis à dormir à mort.»

CE QU'IL EN RESTE

Lire ou relire Giono, c'est littéralement se souvenir qu'il est un des artisans qui

montrent que la langue française a aussi des origines dans son socle local, géographiquement identifié, terrestre, à laquelle il mêle une subtilité et une élégance de poète antique. Les personnages de ses romans ont l'épaisseur de ceux qui sont indissociables de la nature qui les entoure. «Ce soir-là, j'ai compris (...) combien elle peut tenir de place dans notre dedans cette rosse de terre, si dure d'ongle et si belle de poils». Pas de folklore, mais des pages entières de mythologie ancestrale à hauteur d'homme, car il ne décrit que ce que l'on peut voir, toucher, sentir. D'ailleurs il ne décrit pas, il laisse la nature s'exprimer. C'est la quintessence de l'art. Le procédé au service de la beauté originelle, archaïque, comme une église romane.

À QUI L'ADMINISTRER?

Encore un retour aux sources! Il faut lire ce livre et les autres. Partant de la Provence, le poète nous mène jusqu'à Homère par la magie de cette Angèle, qui a séduit son Albin par sa «belle force», la même que celle de la déesse Athéna! Chacun pourra aussi se demander ce qu'est l'instruction, surtout quand elle ne nous emmène littéralement nulle part!

PS – Coïncidence, je viens de revoir *L'arbre aux sabots*, film d'Ermanno Olmi, véritable écho italien à l'œuvre de Giono.

* Jean Giono, *Un de Baumugnes*, (Grasset, 1929)

TURBULENCES

TRIBUNE · Un maire dit NON à la discrimination sanitaire

* Par Alexandre Avril

PLUTÔT QUE D'INSTAURER LA DISCRIMINATION ENTRE SES CONCITOYENS, IL A PRÉFÉRÉ ANNULER LES FESTIVITÉS LOCALES. EN DERNIÈRE MINUTE, NOUS AVONS DEMANDÉ À ALEXANDRE AVRIL, L'UN DES PLUS JEUNES MAIRES DE FRANCE, DE NOUS EXPLIQUER LES MOTIFS D'UNE DÉCISION QUI A SOULEVÉ BIEN DES COMMENTAIRES.

Je suis maire de Salbris, petite ville de 5000 habitants en Loir-et-Cher, également président de ma Communauté de communes et conseiller régional. J'ai 29 ans.

Depuis notre l'élection en juin 2020, déjà dans le contexte de la « crise sanitaire », nous avons cherché à retrouver dans notre petite ville la convivialité dont nous avons été privés par le premier confinement. Nous avons créé un festival local, « l'Été Salbrisien », permettant à tous de se retrouver en bord de rivière pour des concerts, des animations, de la danse, des rencontres, avec un système de buvette tenue en rotation par les associations de la ville. Le grand succès de ce festival gratuit, ouvert à tous, servant à se retrouver, nous a incité à le renouveler cet été. Puis à l'arrêter, subitement, la mort dans l'âme. Pourquoi ?

Avec l'instauration du pass sanitaire pour les événements publics à compter du 21 juillet dernier, nous aurions été dans l'obligation — les élus et moi-même — de représenter l'autorité organisatrice — de mettre en place la séparation légale de nos administrés. C'était techniquement difficile : clôturer l'espace public, restreindre les accès, organiser un contrôle permanent, refuser les « non-valides » (selon le terme odieux de la circulaire préfectorale que nous avons reçue à cet effet). Et plus encore, humainement : **comment comprendre que l'on nous demande, à nous élus dont la vocation est de rassembler et d'animer la communauté**

locale, de trier désormais les gens, de faire entrer celui-ci mais de chasser celle-là, de diviser les couples, de séparer les familles. Cela me paraissait invraisemblable. Dans une petite ville comme la nôtre, tout le monde se connaît. Comment aurions-nous pu moralement devenir les séparateurs de ceux qui nous servons sans distinction ? **J'ai donc réuni mes conseillers municipaux après l'allocation du président de la République et nous sommes tombés immédiatement d'accord, d'une commune évidence, pour dire que ce qui nous était demandé là bafouait tous les principes de notre engagement.** Rompre l'égalité devant le service public, briser l'universalité et donc la convivialité des festivités municipales, restreindre la liberté d'accès sur des critères médicaux, devenir nous-mêmes des contrôleurs de nos propres amis. La mort dans l'âme, nous avons ainsi décidé de tout arrêter pour refuser d'appliquer ces mesures iniques. Les fêtes locales sont pour tous, ou pour personne.

J'ai d'abord craint la déception des gens, étant le premier à la ressentir. Mais une autre position n'eût pas été possible ; il nous fallait la prendre. **Et à ma grande surprise, toute la ville a suivi. Beaucoup ont salué notre courage, tous nous ont dit comprendre.** A tel point que lorsqu'une télévision nationale est venue interroger les Salbrisien sur le marché pour recueillir des avis contradictoires, ils n'en ont pas trouvé pour regretter notre position. Cette unanimité m'a touché et doit être facteur d'optimisme. Bien plus, notre position a libéré la parole de beaucoup de gens qui s'interrogent sur le fondement et les implications de tout ce qui nous arrive.

Vaccinés ou non (la couverture vaccinale de notre commune est à plus de 50 %), les Salbrisien manifestent avec nous leur refus d'une société du contrôle et de la séparation. **Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'une discrimination légale, d'une séparation orga-**

nisée (venant d'un gouvernement qui prétend pourtant lutter contre le séparatisme). Quand vous avez, au sein de la même famille, de la même entreprise ou du même groupe des gens qui veulent et d'autres qui ne veulent pas être vaccinés (c'est par exemple le cas au sein de mon propre conseil municipal), les gens ne peuvent pas accepter qu'on les sépare et qu'on les monte les uns contre les autres. Et ils ne doivent pas l'être! **Au-delà de la question de la vaccination, le refus du pass sanitaire est surtout le refus d'un nouveau clivage** que l'on veut créer au cœur de toutes nos structures de socialité et qui tend à les fragiliser sinon à les détruire. La noble politique sert à organiser la cohésion, pas la détestation.

C'est à nous tous, responsables politiques, parents, amis, citoyens, de demeurer vigilants sur le recul de nos droits et de nos libertés fondamentales sous n'importe quel prétexte. Aujourd'hui le Covid, demain un autre danger peut-être justifiera de nouvelles contraintes, de nouveaux asservissements. La vigilance citoyenne, l'esprit critique et l'attachement à notre liberté sont aussi et surtout les signes de la bonne santé d'un pays. Conservons la!

- ✧ Voir l'intervention d'Alexandre Avril sur CNEWS au sujet de la décision du Conseil constitutionnel.

COVID-19 - La grande répétition

Les institutions lancent des enquêtes et les lobbyistes de la pharma commencent à trembler, à en croire cet article de *Pharma-Times*.

«L'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe (APCE) va organiser ce mois-ci un débat d'urgence et une enquête sur l'"influence" exercée par les fabricants de médicaments sur la campagne mondiale de l'OMS contre le Covid-19.

Le texte de la résolution approuvée par l'Assemblée, qui appelle au débat et à l'enquête, indique que "pour promouvoir leurs médicaments et vaccins brevetés contre la grippe, les sociétés pharmaceutiques ont influencé les scientifiques et les organismes

officiels responsables des normes de santé publique afin d'alarmer les gouvernements du monde entier et de les amener à gaspiller des ressources sanitaires limitées pour des stratégies vaccinales inefficaces, et à exposer inutilement des millions de personnes en bonne santé au risque d'un nombre inconnu d'effets secondaires de vaccins insuffisamment testés".

La campagne de l'OMS contre la "fausse pandémie" de grippe est "l'un des plus grands scandales médicaux du siècle", selon le Dr Wolfgang Wodarg, président de la commission de la santé de l'APCE, qui a présenté la motion parlementaire. "La définition d'une pandémie alarmante ne doit pas être sous l'influence de vendeurs de médicaments", ajoute-t-il.»

Bon, ce n'était qu'une blague. L'article existe vraiment, mot pour mot, mais il faut remplacer «Covid-19» par «H1N1»... et remonter de 11 ans dans le temps. Nous étions le 4 janvier 2010.

Bis repetita... H1N1 aura donc été le brouillon. Entretemps, les mages de la pharma auront sans doute développé des potions hallucinogènes et anesthésiantes à distribuer aux politiques et aux journalistes pour neutraliser les éventuels désagréments comme celui décrit ici.

BELGIQUE - Noyades par négligence

Les inondations en Belgique ont fait 38 victimes et laissé le pays sens dessus dessous. La faute à pas de chance, à la météo... mais aussi à des négligences proprement sidérantes. En plus du barrage d'Eupen qui a été ouvert bien trop tardivement et sans que la population eût été préalablement invitée à évacuer, des travaux qui durent depuis un an sur le pont-barrage de Moncin n'ont permis de n'ouvrir que deux portes sur les six existantes. Les sinistrés ne peuvent compter que sur la solidarité ou la charité des citoyens pour avoir de quoi manger ou se vêtir. «Exactement comme si nous étions en république bananière, aucune réponse digne n'a été apportée par l'État belge qui a même fait appel à l'aide internationale. Je suis juste

écœurée par la nullité de la réaction des autorités, qui n'ont pas manqué de profiter de tout ce désordre pour voter la loi pandémie (le 15 juillet) mais aussi donner son feu vert à la 5G à Bruxelles en relevant la norme des émissions (le 23 juillet)», nous écrit notre correspondante belge.

Une plainte a été déposée, relève-t-elle encore, pour mise en danger d'autrui par défaut de prévoyance, «mais quand on sait la lenteur de la justice...»

Bref, comme dans bien d'autres pays, l'hypermécanisme sanitaire a son envers: l'abandon de pans entiers des responsabilités de l'État. Pour ce qui est des populations, l'administration n'a qu'un souci: qu'elles soient dûment vaccinées. Une fois cela fait, elles peuvent aller se mettre la tête dans l'eau...

«Ce sont les plus petites administrations communales qui font face à la tourmente avec leurs faibles moyens et la solidarité citoyenne. Si nous avions été en Chine, des centaines de logements en container auraient été installés dans les 48h», conclut notre correspondante, outrée.

USA-RUSSIE - Grandes manœuvres et petits fours

Nous pouvons être rassurés: la Biélorussie ne va pas être abandonnée à son triste sort de dernier pays d'Europe à ne pas connaître les délices de la démocratie. Le président Biden a tenu à le dire à Svetlana Tikhanovskaïa, lors de sa récente visite à la Maison Blanche: «Les États-Unis se tiennent aux côtés du peuple biélorusse dans sa quête de démocratie et de droits humains universels». Les médias occidentaux ont toutefois omis de rapporter l'élément essentiel de cette rencontre, qui a duré en tout dix petites minutes, le temps de poser pour une photo. Alors qu'il avait déjà pris congé de son invitée, Pépé Joe est soudain réapparu avec les mains chargées de *cookies* et ces mots: «Voici de quoi vous donner des forces».

Ce geste symbolique peut s'interpréter de diverses façons. Premièrement, une manière

polie de diriger vers la sortie une opposante en perte de vitesse. Biden s'est abstenu de l'appeler «Madame la présidente», comme le faisait encore récemment le premier ministre de Pologne. Tikhanovskaïa n'a pas été adoubee «présidente putative» de Biélorussie, sur le modèle de la comète Guaido qui a déjà disparu des écrans. Quelques jours plus tôt, elle avait eu un entretien avec l'austère ministre Blinken et son adjointe Nuland, initiatrice de la *cookie diplomacy*. Le Secrétaire d'État n'avait pas retenu les propositions de sanctions que Tikhanovskaïa souhaitait voir infliger à son pays, en pénalisant deux de ses principales entreprises et en n'hésitant pas à réduire au chômage des centaines de ses compatriotes.

Deuxième hypothèse. Si les faucons de Washington se sont contentés d'un encouragement sous la forme de petits fours offerts par le président en personne, c'est que cette retenue inhabituelle avait d'autres raisons. Celles que nous suggère le controversé Thierry Meyssan sur son site du réseau Voltaire. Dans le double article intitulé «Le nouvel ordre mondial», il esquisse les conséquences du sommet de Genève entre Biden et Poutine, qu'il n'hésite pas à qualifier de Yalta II. Un sommet où Washington et Moscou se seraient entendu sur de nouvelles zones d'influence à la suite de «la terrible défaite militaire en Syrie» que les États-Unis ont essuyée avec leurs alliés. «Avant toute chose, le président Poutine a fixé aux États-Unis des lignes à ne pas franchir: (1) interdiction de faire adhérer l'Ukraine à l'Otan ou d'y stationner des lanceurs nucléaires (2) interdiction de s'immiscer en Biélorussie (3) interdiction d'intervenir dans la politique intérieure russe.»

S'il faut en croire Meyssan, offrir des petits fours pour renforcer la démocratie ne doit pas considéré comme une ingérence dans les affaires de Biélorussie.

✧ **J.-M. Bovy**/6.08.2021

✧ Sources: [Le Figaro](#) | [YouTube](#) | [iz.ru](#) | [vltairenet.org](#) (1) | [vltairenet.org](#) (2).

MARQUE-PAGES · La semaine du 1er au 7 août 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Catastrophique, le ton! Cela a fait le tour de la Toile, mais c'est à garder dans les mémoires: les instructions de ce préfet de la Guadeloupe à sa subordonnée, avant une émission au sujet du Covid. «On adopte un ton grave et catastrophique!» Car il s'agit de les faire claquer des dents de trouille, ces débiles infantilisés qui hier encore étaient des concitoyens. Il semblerait que dans les Antilles, le montage de l'hystérie covidienne ne passe plus, mais plus du tout. Et ce ne sont pas des bourdes comme celle-ci qui le feront passer...

Les vrais et les faux vaccins. Vous êtes Français de l'étranger, dûment vacciné, et vous voulez obtenir votre pass sanitaire pour retourner en France? C'est râpé si vous avez pris du russe ou du chinois. Ainsi que l'explique un porte-parole de l'ambassade dans un mail aux Français de Serbie:

Si vous êtes vaccinés avec Sputnik ou Sionopharm, vous ne pourrez pas obtenir le pass sanitaire. Comme d'autres, j'ai contacté à ce sujet les sénateurs et députés. Le Sénat a voté la reconnaissance de ces vaccins, mais pas l'Assemblée nationale qui a suivi l'avis du gouvernement!

Voici donc que la qualification médicale des produits médicaux est une affaire de décision politique. L'*avis* du gouvernement français, c'est que les Sputnik et Sionopharm ne sont pas de vrais vaccins. Sans doute parce qu'ils n'ont pas autant d'effets secondaires graves que les Fizzer, Zarathoustra & Cie.

Pas si secondaires. Ce que les médias tentent d'escamoter, les réseaux sociaux, même très corsetés, n'arrivent plus à retenir. Le blog de l'Orthodoxe ordinaire propose un véritable mur sans fin — mur de lamentations — fait de témoignages sur les effets secondaires des vaccins.

La santé des Suisses, un casino? Pour

une fois qu'un conseiller fédéral donne dans la témérité... le pays entier risquerait de le regretter, des générations durant. «Nous avons eu le culot de miser sur les ARN messagers», déclarait Alain Berset le 15 juillet. Des mises en gardes de scientifiques, venant y compris de sa Task Force, ont depuis lors fortement douché cet élan — posant notamment la question de l'effet de ces vaccins sur la fécondité féminine et masculine, relève Elie Hannah. Pour conclure sur une observation linguistique qui n'est pas anodine:

«Est-ce que Swissmedic avait autorisé ces deux vaccins selon des critères scientifiques ou sur ordre administratif de l'OFSP? Par sa déclaration, M. Berset ne laisse aucune place au doute, c'est lui personnellement qui a autorisé les deux vaccins et Swissmedic ne lui a servi que de caisse de résonance. En effet, culot et mises ne figurent pas dans le répertoire du gendarme des médicaments mais dans celui des politiques et des habitués de casinos.»

Un scénario pour les «Bronzés». Dans une démarche pompeusement qualifiée de «diplomatie scientifique», l'EPFL de Lausanne a mandaté le voilier Fleur de Passion étudier les récifs coralliens de la mer Rouge en vue de les sauver. C'est le voilier, en fin de compte, qu'il va falloir sauver du récif corallien où il s'est échoué. Les organisateurs avaient pensé à tout — surtout à la bureaucratie internationale et covidienne —, mais manifestement pas à la navigation. Cerise sur le gâteau, l'équipage risque une amende pour avoir endommagé un récif corallien! **Oignez vilain, il vous mordra!** disait-on dans le monde d'avant...

Curieusement, seul Le Temps relate cette mésaventure embarrassante qui résume à elle seule l'ère des naufrages que nous observons éberlués.

Pas complètement idiots. Une étude fouillée menée aux États-Unis par le MIT montre que les causes premières du scepticisme covidéologique ne sont ni l'ignorance ni la croyance aux théories du complot. Bien au contraire, les personnes qui mettent en

doute la narration officielle sur le Covid-19 apparaissent majoritairement très informées, scientifiquement instruites et pertinentes dans l'utilisation des données de santé publique.

Parlons maquillage. Résumons-nous: la première puissance du monde a pour président un gâteau qui voit des hommes dans la Lune et s'adresse à sa défunte mère en pleine conférence de presse; et dans le rôle de nounou, une vice-présidente censée le remplacer bientôt. Le problème, c'est que Kamala Harris est si conflictuelle et incompetente que la succession ne serait actuellement qu'un naufrage supplémentaire. L'état-major féminin des Démocrates s'est donc réuni en urgence et en privé pour gérer la crise. Comme le rapporte le site bien renseigné Axios:

«Mme Harris a été frappée par une série d'échos de presse préjudiciables, avec des

fuites de fonctionnaires de l'administration remettant en question son jugement politique et décrivant un dysfonctionnement généralisé dans son bureau. Les participantes ont passé le dîner à discuter de la manière de lutter contre les perceptions négatives et d'aider Harris à renforcer sa position dans les médias nationaux.»

Corriger les perceptions et amadouer les médias... Bref, alors que la maison s'effondre, on rafraîchit la peinture et l'on change les rideaux. Les machos (désormais espèce éteinte) diraient: «C'est bien les gonzzesses, ça...»

Erratum. Dans le Marque-pages du dernier numéro, nous avons écrit qu'on avait modifié la Déclaration des droits de l'homme en fonction des «nécessités» sanitaires. Nous avons été imprudents. L'ajustement de l'article Premier de la Déclaration des droits de l'homme est bien plus ancien et non lié à la crise covidienne.

Pain de méninges

L'EUROPE DES VAINCUS

La nouvelle Europe est née d'une immense défaite qui n'a pas sa pareille dans son histoire; pour la première fois l'Europe a été vaincue, l'Europe en tant que telle, toute l'Europe. Vaincue d'abord par la folie de son propre mal incarné par l'Allemagne nazie, libérée ensuite par l'Amérique d'un côté, par la Russie de l'autre. Libérée et occupée. Je le dis sans ironie. Ces mots, tous les deux, sont justes. Dans leur réunion réside le caractère unique de la situation. L'existence des résistants (des partisans) qui s'étaient battus contre les Allemands n'a rien changé à l'essentiel: aucun pays d'Europe (l'Europe depuis l'Atlantique jusqu'aux pays Baltes) ne s'est libéré par ses propres forces. (Aucun? Quand même. La Yougoslavie. Par sa propre armée de partisans. C'est pourquoi il a fallu bombarder en 1999 des villes serbes pendant de longues semaines: pour imposer, a posteriori, même à cette partie de l'Europe le statut de vaincu.)

— Milan Kundera, *Une rencontre*.

BÊTE INSOUmise

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

